

## **Texte pour la cérémonie du 8 mai 2023.**

***Entré dans la Résistance très jeune, Hélie Denoix de Saint-Marc est arrêté par la police Nazie en 1943. Il est déporté à Buchenwald avec le matricule M20543. Il raconte cette expérience, la découverte de l'enfer concentrationnaire qui l'a forgé à tout jamais. Il a alors 19 ans.***

D'abord, tout ou presque craque. Le monde des certitudes éclate brutalement. Le garçon (...) que j'étais doit affronter un monde sans merci où seuls les rapports de force existent. (...) Il ne reste plus que l'être primitif, qui mord, se bat, tue parfois pour survivre.

Il y eut un avant : ce jeune homme bravache et courageux à sa manière, tellement inconscient et adolescent que j'étais en ce matin de septembre 1943 où j'ai franchi les trois porches successifs du camp de Buchenwald.

Il y eu un après : ces peaux rasées, ces mains fouillant dans les poches à la recherche de miettes de pain absente, ces petits pas hésitants, ces visages prématûrement ridés, les regards de bêtes affolées.

L'armature morale que j'avais revêtue au cours de mon adolescence s'est fendue le jour où j'ai revêtu l'habit de déporté. La noblesse de sentiment, la politesse de comportement, le retenue, le respect d'autrui, l'entraide : tout a volé en éclat. Le monde évoluait à l'envers, avec des codes de conduite extrêmement brutaux. Pour survivre, il fallait se refermer sur soi-même, considérer autrui comme une pierre inerte, au pire comme un obstacle. (...)

Les justes mouraient comme des chiens, malgré une générosité et une noblesse dans l'épreuve sans limites. Les crapules avaient leurs chances. C'était un monde totalitaire, un système déserté par toute transcendance. Le mal n'était pas un scandale, mais la règle commune.

Dans le dépouillement d'un camp de concentration, j'ai fait une grande découverte : la lâcheté, l'égoïsme, la délation parfois, se trouvaient chez ceux où je m'attendais le moins à la trouver. En revanche j'ai pu connaître la générosité, la noblesse, le courage là où, selon les critères de mon enfance, ils n'auraient pas dû exister. (...)

Savez-vous jusqu'à quelle extrémité la faim, simplement la faim, peut conduire ? C'était une sensation monstrueuse qui envahit tout. La nourriture finit par devenir une abstraction, un objet de fantasme autour duquel tourne la moindre de vos pensées. L'attente de la ration quotidienne était une obsession. Lors des dernières semaines de ma déportation, j'aurais pu faire partie de ces loques qui sejetaient au sol pour se disputer les déchets de soupe tombés dans la boue. La faim m'a conduit aux abords de la folie, dont j'ai failli ne pas revenir. (...)

Avant mon séjour dans les camps de concentration, je pensais que le pire venait d'ailleurs. J'ai trouvé le pire chez les autres. Mais aussi chez moi. Ce n'est pas l'abandon des siens qui est le plus dur à vivre, mais la déchéance de l'homme en soi. C'est la tristesse des déportés. (...)

Chaque jour, chaque heure, il fallait extraire de soi un peu de vie pour perdurer. (...) Tenir encore cinq minutes. Et puis encore un peu. C'était un combat permanent où entraient en jeu l'imagination, la volonté physique et la chance. (...)

J'ai été le témoin d'attitudes hors du commun de la part d'hommes réduits à l'état de squelettes et traités comme des animaux. Cet interminable tenir, tenir jusqu'au bout de l'heure, puis du jour, qui les laissait en vie. Cette volonté de rester debout le plus longtemps possible, pour les autres et pour eux-mêmes. Cette intégrité qui leur permettait de garder malgré tout une étincelle, une espérance dans la nuit....